Document generated on 04/25/2024 1:32 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Derrière les volets

Francine Bordeleau

Number 74, Fall 1997

Vieux-Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17033ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1997). Derrière les volets. *Continuité*, (74), 56–58.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Derrière les *volets*

Le quartier historique semble aujourd'hui en pleine renaissance. Il faut en remercier ces résidents convaincus qu'ils vivent dans un milieu exceptionnel.

La famille Blair dans leur magnifique jardin patrimonial. Ce retour des familles dans le quartier ancien a connu une ascension depuis les dix dernières années.
Photo : Brigitte Ostiguy

par Francine Bordeleau

« Une petite oasis ! » s'exclame Paule Champoux à propos de la maison qu'elle et son conjoint David Blair ont achetée en octobre 1996. Le couple a été séduit par la maison Marie-Allaire, une vaste demeure construite rue des Grisons à la fin du XVIIIe siècle, dont le style conjugue les influences de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-Écosse. La maison, admirablement restaurée, est célèbre chez les amateurs de maisons anciennes, mais son immense jardin, photographié dans plusieurs magazines, l'est davantage dans le grand public. Si les Blair tiennent à en confier l'entretien à un jardinier, ils refusent d'en faire un musée à ciel ouvert. Ce jardin patrimonial est réservé aux pique-niques familiaux.

Avec ses trois enfants âgés de dix, sept et cinq ans, la famille Blair n'est pas une exception dans le Vieux-Québec. « Juste dans notre coin, on a compté 17 enfants », note Mme Champoux. Depuis quelques années, en effet, les familles reviennent s'établir ici. À l'instar des Blair, qui habitaient auparavant l'île d'Orléans, elles ont découvert dans le Vieux-Québec une qualité de vie à laquelle on n'aurait pas osé rêver il y a 20 ans. Conséquence du retour des jeunes familles, la population commence à augmenter. « Depuis le début de la décennie, le Vieux connaît une véritable résurrection », assure André Marier, conseiller du Vieux-Québec depuis 1993.

Où résident rime avec engagement

Cette « résurrection » se prépare en fait depuis une vingtaine d'années, à l'époque où le Vieux avait plutôt mauvaise mine. « De nombreux immeubles étaient mal entretenus, certains tombaient même en ruines, et les bars proliféraient », rappelle Louise Escojido, qui vit ici depuis le temps où on appelait l'arrondissement Quartier latin.

Mais la fin des années 70 a aussi vu la naissance du Comité de citoyens du Vieux-Québec (CCVQ), fondé par un noyau de résidents en colère. « Notre regroupement a réussi à arrêter la multiplication des débits de boisson. On manifestait, on occupait la rue pour sauver le quartier, pour préserver ses maisons et sa fonction résidentielle », dit Mme Escojido. Grâce aux actions du CCVQ, soutient cette militante des temps héroïques, « le Vieux est aujourd'hui en bien meilleur état ».

Aux combats du CCVQ coïncide l'émergence d'une première vague de propriétaires occupants : des hauts fonctionnaires comme André Marier et Jacques Lamarche, des universitaires comme l'anthropologue Pierre Maranda — qui a

L'auteur et comédien Roland Lepage habite le quartier depuis de nombreuses années. « Nous étions très sensibles, dit-il, au charme des maisons anciennes et dotés d'une grande conscience du patrimoine. »
Photo : Brigitte Ostiguy

acheté, avec sa compagne Louise Pleau, la fameuse maison Cirice-Têtu — des artistes comme l'homme de théâtre Roland Lepage. Tous nous étions très « sensibles au charme des maisons anciennes et dotés d'une grande conscience du patrimoine », souligne l'auteur et comédien. Habités du feu sacré, ces propriétaires avant-gardistes restauraient leur demeure avec un soin jaloux, en se rapprochant au mieux du cachet et de l'architecture d'origine. Pour plusieurs résidents, c'était là une façon de se battre contre « la dégradation du bâti du Vieux-Québec », pour reprendre l'expression de Roland Lepage. Et, par le fait même, de faire évoluer la culture municipale. C'est ainsi que, cédant sous la pression de la conscientisation populaire, la Ville prenait désormais à cœur l'embellissement du quartier et la protection de son caractère patrimonial.

Mais pas encore suffisamment au goût de certains. « Il faudrait stimuler davantage la restauration des maisons en accordant aux propriétaires occupants des encouragements financiers. Or la Ville préfère faciliter les gros projets susceptibles de rapporter de l'argent », insiste M. Lepage. « Le Vieux-Québec est un héritage collectif. Nous sommes les gardiens naturels de cet héritage parce que nous y résidons, mais nous n'avons pas à assumer seuls les frais de la restauration », renchérit Jacques Lamarche, président du CCVQ de 1991 à 1995 et membre du conseil d'administration de l'organisme jusqu'en décembre dernier.

Sous le « règne » de ce partisan de la concertation et du dialogue avec les commerçants, le CCVQ a farouchement combattu les promoteurs qui voulaient implanter dans le Vieux-Port un cinéma Imax, menaçant de ruiner les perspectives visuelles fluviales du secteur. L'affaire Imax a d'ailleurs appris aux résidents à se mobiliser pour contester les développements anarchiques dans cette portion du Vieux-Québec. « Il est maintenant urgent de mettre en valeur le Vieux-Port et de réanimer une Place-Royale laissée à l'abandon », dit un Jacques Lamarche qui a depuis peu emménagé dans la partie basse de la vieille ville, s'engageant par la même occasion dans un autre groupe de pression. La Commission de Place-Royale, dont il fait maintenant partie, vient justement d'arracher les maisons Hazeur et Smith à la convoitise du puissant Musée de la civilisation, qui projetait de les transformer en centre d'interprétation. Finalement, il y aura là quelques logements, financés par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). On reste cependant loin des « 40 ou 50 logements » qu'André Marier souhaitait donner à ce secteur du Vieux-Québec.

Une difficile mixité

Pour faire contrepoids aux problèmes de Place-Royale, le conseiller Marier affiche les réalisations de son parti, le Rassemblement populaire, citant en exemple les « 556 nouveaux logements réhabilités depuis 1994, dont 98 sur Dalhousie, un secteur désaffecté depuis 15 ans ». Ou encore le coût annuel du stationnement hors rue pour les résidents, qui vient de passer de 1395 $ à 660 $. Ces initiatives visent à favoriser et à protéger la fonction résidentielle, « qui demeure précaire dans le Vieux-Port », reconnaît M. Marier.

Plusieurs résidents pointent du doigt l'industrie touristique. Ainsi, déplore Louise Escojido, « on ne trouve à peu près rien ici, sauf des boutiques et des services destinés aux touristes et à ceux qui travaillent dans le quartier ». Le CCVQ a essayé, sans résultat, d'empêcher la disparition systématique des commerces dits « de proximité », rappelle-t-elle. En vain. La situation est telle, estime pour sa part Jacques Lamarche, qu'« il faut donner un coup de pouce à l'implantation de ces commerces ».

Les résidents — les jeunes familles au premier chef — veulent pour le Vieux un

« Le Vieux-Québec est un héritage collectif. Nous en sommes les gardiens », de dire Jacques Lamarche, président du Comité de citoyens du Vieux- Québec de 1991 à 1995.
Photo : Brigitte Ostiguy

vrai supermarché, des commerces de services, plus de stationnement et moins de touristes. Voilà des revendications qui, dans une large mesure, dénotent un « problème de mentalité », croit toutefois Jacques Jolicœur. L'homme, qui vit dans le quartier depuis l'âge de 10 ans et y a élevé sa famille, estime « qu'on exagère cette absence de services. On peut presque tout faire à pied, on est près de tout. Quant à la question du stationnement, il n'existe pas de lieu touristique d'importance qui soit mieux pourvu que le Vieux en matière d'espaces souterrains pour les voitures ».

Pour Guy Martin, propriétaire de l'hôtel Le Priori, les clients sont « friands d'histoire et d'architecture ». Une tendance à développer en matière de tourisme ?
Photo : Brigitte Ostiguy

Rattaché à la Commission de la capitale nationale du Québec (CCNQ), Jacques Jolicœur allie vie professionnelle et convictions personnelles. Il partage la philosophie du CCVQ selon laquelle l'avenir du Vieux se trouve forcément dans sa valorisation — une notion d'« embellissement » que tous ne partagent pas. « Élargissement des trottoirs, installation de monuments, dallage... : tout cela ne cadre pas avec le Vieux-Québec. La Commission de la capitale nationale en fait tout simplement trop », s'exclame Louise Escojido.

Un « nouveau » tourisme ?

L'avenir du Vieux, personne ne le voit de la même façon, en somme. Mais il continuera d'alimenter les discussions au moins jusqu'en novembre, car les citoyens de Québec, cet automne, iront aux urnes. Et André Marier, qui sollicite un second mandat, est le premier à admettre que la récente renaissance du quartier demeure précaire et qu'« il y a encore beaucoup de boulot à faire ».

On en revient toujours au « fragile équilibre entre fonctions résidentielle et touristique », comme le dit très diplomatiquement Jacques Jolicœur. Chaque année, les 5 800 résidents du Vieux voient débarquer 6 millions de touristes qui injectent dans l'économie entre 800 millions et 1 milliard de dollars. C'est beaucoup d'argent... et beaucoup de problèmes. Le Comité de citoyens s'est attaqué, avec un certain succès, à celui des autocars touristiques. Il reste maintenant à contrer le développement des hôtelleries illégales que des propriétaires de logement aménagent chez eux au mépris des règlements de zonage.

Non que les résidents soient contre l'hébergement touristique. Au contraire, soutiennent-ils, ils se réjouissent de l'implantation toute récente des petits « hôtels de charme », un concept dont Guy Martin, propriétaire du Priori, est le précurseur. Son établissement de la rue Sault-au-Matelot, dans le Vieux-Port, occupe une maison ayant appartenu à l'architecte Jean Baillargé (le frère de Charles). « Nous avons rénové cette bâtisse du début du XVIIIe siècle en lui conservant son caractère ancien », précise M. Martin. Pour ce travail de restauration, le Priori a gagné des prix en plus d'être remarqué par le prestigieux *New York Times*. « Nos clients ont un haut niveau culturel, poursuit M. Martin. Ils viennent ici pour visiter, non pour consommer. Friands d'histoire et d'architecture, ils sont sensibles au cachet des belles maisons. »

Après Le Priori, né en 1991, et le Saint-Antoine, trois « hôtels de charme » ont vu le jour dans le secteur cette année. Est-ce le signe d'« une tendance privilégiant, en matière touristique, l'histoire et la culture », comme le croit Jacques Jolicœur ? En tout cas, ce genre de tourisme correspond de façon idéale au rêve des résidents du Vieux qui poursuivent l'objectif, presque impossible, de réconcilier industrie et patrimoine.

Francine Bordeleau est journaliste indépendante.